

Voici, en deux vers, un tableau d'une précision charmante :

Là-bas, visible à peine au bord du coteau noir,
Le village s'endort dans le trouble du soir.

Les paysages d'André Dumas ont beaucoup de netteté. Je leur voudrais plus de rusticité. Je voudrais qu'ils fussent plus près de la terre. Je voudrais qu'ils décrivissent plus communément la vie de cette nourrice que M^{me} de Noailles a si bien qualifiée : *d'urne auguste où les temps sont groupés*. Que M. Dumas y prenne garde. Le ton d'élégie qu'il emploie quelquefois pourrait lui jouer le mauvais tour d'une ressemblance avec Millevoye :

Novembre, dans le parc jaunissant, se précise.
Les sentiers sont déserts. *Seule*, une femme assise
Sur un vieux banc de bois que la mousse a verdi
Rêve languissamment dans le parc attiédi.

Qu'on m'entende bien. Je n'incrimine pas ici la technique, le rythme de M. Dumas. Il sait son métier, cela est évident. Il le sait même parfois trop bien jusqu'à se préoccuper de la rime avec quelque exagération. Mais j'en veux simplement à une inspiration qui, dans les vers que je viens de citer, ne me paraît pas assez personnelle.

Qu'il se dégage donc de toute école ; qu'il ne regarde qu'en son âme pour devenir de plus en plus lui-même. Ce jeune homme est de ceux dont l'avenir promet. Les vers qui suivent m'en sont garants :

Oh ! savoir vivre heureux dans son humble maison,
Renoncer à poursuivre un bonheur impossible,
Se faire une âme simple et devenir sensible
Aux plaisirs passagers qu'offre chaque saison.
Savoir ne dédaigner *aucun sujet de joie*,
Jouir de la clarté d'un azur calme, et voir
Dans l'éclat d'un matin, dans la tiédeur d'un soir,
Un gage d'amitié que le ciel nous envoie.